

Extrait de l'Annuaire du Club alpin suisse,
41^e année.

Vers le Kangchinjunga

(8585^m).

Himalaya népalais.

Par

le D^r **J. Jacot Guillarmod**

(section des Diablerets).



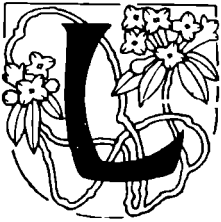


Vers le Kangchinjunga (8585 m).

Himalaya népalais.

Par

le D^r *J. Jacot Guillarmod* (section des Diablerets).



Le 5 juillet 1905 trois Suisses s'embarquaient à Marseille avec l'intention d'aller explorer les flanes du Kanchinjunga. C'étaient Alexis-A. Pache, Charles-Adolphe Raymond et le D^r J. Jacot Guillarmod. Ils devaient retrouver à Darjeeling un Irlandais, A.-E. Crowley, et un Italien, Rigo de Righi, qui avaient été chargés de préparer sur place la partie matérielle de l'expédition qui ne pouvait être faite en Europe.

Trente caisses avaient été expédiées à l'avance à Calcutta et renfermaient des provisions et le matériel toujours compliqué, destiné aux campements et aux ascensions. En outre vingt valises, caisses et caissettes formaient les bagages des voyageurs et les suivaient dans leurs pérégrinations.

Avec cinq jours de retard, les trois Suisses débarquaient à Bombay le 25 juillet, après avoir essuyé d'abord plusieurs avaries de machine, dans la Méditerranée et la Mer Rouge, puis la mousson d'été dans l'Océan Indien, et enfin le mauvais vouloir d'un équipage qui ignore systématiquement les efforts de leurs concurrents allemands et italiens, qui les supplanteront bientôt définitivement aux Indes.

Sous de formidables averses, nous entrons dans le port au milieu de la nuit et au petit jour nous sommes déjà harcélés par les offres des agences de voyageurs qui nous persuadent qu'on ne peut atterrir et passer la douane sans leurs bons offices.

Les chiffres romains indiquent les Nos. des camps; les flèches la direction des deux avalanches mortelles.



Cliché vérescopique agrandi du Dr. J. Jacot Guillarmod

Jahrbuch S. A. C. XII.

Route de l'expédition sur les flancs du Kangchinjunga.

Brunner & Co., Kunststätt Zürich

Nous croyons faire un coup de maître, pour nous débarrasser de ces importuns, en engageant l'agent de Thos. Cook & Son, mais une fois de plus, nous fîmes la triste expérience qu'il n'y a de bon ouvrage que celui qu'on fait soi-même. Sous prétexte de nous rendre des services exceptionnels et indispensables, l'agence en question n'avait réussi qu'à nous empêtrer d'un escogriffe qui ne savait naturellement pas le français, la seule chose en quoi il eût pu nous être utile. Au lieu de nous simplifier les formalités douanières il ne trouva moyen, au contraire, que de les compliquer sans raison. — Inutile de dire que nous profitâmes de la première occasion pour fausser compagnie à cet être encombrant, ce qui ne l'empêcha pas, le lendemain matin, de se trouver, une fois encore, sur notre chemin. Il voulut à toute force se mêler de l'expédition de nos bagages par le chemin de fer et ne réussit qu'à nous faire soutirer un nombre respectable de roupies supplémentaires et superflues. — Il fallut enfin reconnaître les bons offices de la maison Thos. Cook & Son sous forme d'une petite note d'honoraires d'une cinquantaine de francs. — Une fois de plus, méfiez-vous des agences!

Mais enfin nous sommes sur le plancher des . . . zébus, des dromadaires et des éléphants; mieux que cela, nous roulons à 80 km. à l'heure dans un wagon confortable et pratique. Trois jours et deux nuits, sans autres arrêts qu'un à midi et un le soir, une demi-heure, juste le temps d'avaler rapidement le repas, toujours le même — des pommes de terre à l'eau et du mouton, du curry et du poulet et un „whisky and soda“ — et nous voilà à Calcutta.

Comme en un vaste kaléidoscope ont défilé marais et rizières, auxquels ont succédé, à mesure qu'on se rapproche des Gâhts, les champs en terrasses et les vastes pâturages, où les pluies des derniers jours ont fait surgir la seconde récolte de l'année. Au travers de la jungle où les instincts cynégétiques de Pache se sont réveillés à la vue des singes et du gibier que le train fait fuir de toutes parts, la nuit est tombée et les lucioles ont remplacé, de leur éclat intermittent, les étoiles absentes.

La pluie qui avait diminué et même cessé, au centre de l'Hindoustan, à mesure que nous nous éloignons de la mer, recommence de plus belle, si bien qu'au matin du troisième jour, ce sont des cataractes qui annoncent l'approche de la côte de Calcutta. C'est d'autant plus navrant, que nous nous étions fait une fête de traverser cette exubérante végétation qui borde toute la côte orientale du Décan et qui se prolonge jusqu'au Gange, en une orgie de verdure. — Que ces immenses forêts tropicales doivent être belles, par un ciel bleu et sous les rayons verticaux du soleil! — Ce sera pour le retour!

Je passe rapidement sur notre séjour à Calcutta, où j'eus la bonne fortune de retrouver une famille de La Chaux-de-Fonds dont j'avais fait la connaissance lors de mon premier voyage. Ces aimables compatriotes mirent à ma disposition un de leurs employés parsis, ce qui me permit de faire en quelques heures toute la besogne douanière dont un simple mortel n'eût pu s'acquitter qu'en deux ou peut-être trois jours. J'avais à retirer de la douane une trentaine de caisses contenant nos approvisionnements d'Europe. Envoyées comme marchandises, elles nous avaient précédés d'une semaine à Calcutta. Après bien des tracas, nous finîmes par avoir cette grosse corvée derrière le dos.

Il ne reste plus qu'à atteindre Darjeeling : vingt heures de chemin de fer nous en séparent encore. Le trajet est interrompu, pendant une heure par la traversée du Gange et je transcris ici, sans commentaires, les notes de mon carnet :

„A 8 heures du soir on arrive au Gange. Les berges en sont ravinées et le terminus du chemin de fer varie d'une semaine à l'autre. Des tronçons de ligne, des rails et des travaux d'art sont souvent emportés dans un remous du fleuve, comme une protestation muette mais terrible de la profanation européenne des eaux sacrées des Brahmines.

„On descend au fleuve par un sentier sablonneux, toujours provisoire. On monte sur le pont du bateau où l'on est censé dîner. Mais voilà bien une autre fête : les moustiques et des volatiles de toute grosseur rendent le repas quasi impossible. On ne voit que gens expectorant des insectes avalés avec la soupe, ou faisant des efforts désespérés pour faire sortir un coléoptère ou un lépidoptère d'une narine ou d'un conduit auditif ; le reste du temps on se claque les mains ou la figure, pour tuer ou chasser les mouches qui vous dévorent sans trêve ni merci ; et puis de grosses sauterelles se balladent sur la table ou se perchent sur votre fourchette au moment où vous la portez à la bouche, et si vous n'avez pas soin de couvrir votre verre, il est transformé, en quelques minutes, en un aquarium d'un nouveau genre.

„Bref, la fin du dîner s'achève à la diable pour ceux qui ont résisté au *saive-qui-peut* et tenu bon jusqu'au bout.

„Pendant ce temps le fanal, à l'avant du bateau, fouille tous les coins et recoins du fleuve, et cherche son chemin au milieu des îlots de sable qui se déplacent constamment et où le bateau s'échoue souvent. Les berges prennent des aspects fantastiques, évocation des féeries des Mille et une Nuits, pendant que de gros papillons traversent le cône lumineux en brillant d'un éclat surnaturel.

„La traversée dure une demi-heure, puis de nouveaux coolies empoignent les bagages. Comme j'ai télégraphié pour avoir des places

réservées, nous trouvons nos couchettes à l'avant du train et nous nous apprêtons à passer une dernière nuit en chemin de fer“

Le lendemain, le Darjeeling-Himalaya-Railway, petit chemin de fer liliputien, qui commence à Siliguri, nous fait traverser rapidement et sans danger la zone infestée du „Téraï“ et escalader les premiers contre-forts de l'Himalaya. D'étage en étage, dans un décor grandiose de forêt vierge des tropiques, à laquelle succèdent, presque sans transition, les célèbres plantations de thé qui approvisionnent le marché européen de tout ce qu'on appelle généralement le „Thé des Indes“, notre petit joujou de train, façon Decauville, s'évertue, souffle, siffle et réveille les échos, fait plus de bruit qu'il n'est gros, pendant que des aides-chauffeurs, perchés sur le devant de la locomotive, sèment du sable sur les rails glissants, encore humides de rosée.

Pour la première fois depuis l'Europe, nous passons brusquement des chaleurs tropicales à une fraîcheur, agréable d'abord, mais qui augmente bientôt au point de nécessiter un supplément de vêtements. Nous pénétrons dans une couche de brouillards et, alors que tout à l'heure nous transpirions encore à journée faite, nous claquons maintenant des dents et sommes trop heureux d'arriver à Kurseong et de profiter d'une demi-heure d'arrêt pour prendre quelque chose de chaud d'abord, et pour exécuter ensuite un petit pas de gymnastique, tout à fait de circonstance.

A Ghum, sauf erreur la gare la plus élevée des Indes, nous trouvons Crowley, venu à notre rencontre avec un domestique.

Le 31 juillet, à 1 heure, nous arrivons enfin à Darjeeling où nous sommes reçus par M. Rigo de Righi qui nous a réservé les meilleures chambres de son hôtel, où nous allons pendant quelques jours, passer une existence confortable et agréable, tout en activant et en terminant nos préparatifs.

Je passe sur les détails de ces préparatifs qui étaient encore peu avancés lorsque nous arrivâmes. Qu'il suffise de savoir que nous avions environ sept tonnes de nourriture, bagages, etc., à faire transporter à travers un pays inconnu et désert, sans aucun moyen de ravitaillement, par dessus des cols, tous, d'une hauteur supérieure au Mont-Blanc.

Le gouvernement nous avait offert, puis s'était engagé à nous procurer 130 coolies qui partiraient en avant et iraient déposer à Jongri, à cinq jours de marche de Darjeeling, quatre tonnes de nourriture destinée aux indigènes. Nous-mêmes devons emmener près d'une centaine de porteurs, pour notre matériel de campement, d'ascension et surtout notre ravitaillement personnel, si bien que le 8 août 1905, au matin, nous nous trouvions à la tête de 230 indigènes dont la moitié nous précédait et que nous n'étions censés rattrapper qu'à Jongri, tandis que

le reste nous accompagnait ou nous suivait, de façon à arriver chaque soir, en même temps que nous, à l'étape.

La Direction du Jardin botanique de Calcutta, un des plus importants du monde, nous avait chargés de récolter toutes les plantes du versant népalais du massif du Kangchinjunga et avait même délégué un des botanistes attachés à l'établissement; mais au moment de partir, il tomba grièvement malade, de sorte que je fus chargé de cette besogne supplémentaire. Disons, pour n'y plus revenir, que j'eus l'occasion et le bonheur de faire une ample moisson de fleurs de la haute montagne et notamment de cueillir à 6200 m. (1400 m. de plus haut que le Mont-Blanc) une renonculacée qui est sans contredit la plante phanérogame la plus élevée qu'on ait jamais trouvée.

Pendant les neuf jours que nous restâmes à Darjeeling, nous pûmes entrevoir à peine pendant quelques minutes le Kangchinjunga, le but de notre expédition. Tout le reste du temps, il ne fit que pleuvoir, au point que la moyenne annuelle d'eau tombée qui est de 120 pouces, était déjà atteinte au mois de juillet; aussi la perspective de commencer le voyage sous des déluges répétés ne nous souriait pas extraordinairement.

Nos préparatifs étant terminés, je me laissai trop facilement persuader de fixer au 8 août la date du départ et ce jour-là nous reprenions jusqu'à Ghum le petit chemin de fer qui nous avait amenés. Le „Deputy-Commissioner“, représentant du Vice-Roi à Darjeeling, vint en personne à la gare nous souhaiter bon voyage, et à 10¹/₂ h. nous quittions cette ville que d'aucuns considèrent comme un sanatorium, mais qui me fait bien plus l'effet d'une vaste exploitation intensive de la bêtise humaine. Tout ce que l'on doit s'y procurer est horriblement cher et de mauvaise qualité, et le moindre travail, pour être mal exécuté, se paye plus cher encore qu'en Europe.

Nous partons, munis de toutes les autorisations nécessaires, à part celle d'entrer dans le Népal et qui nous rejoindra prochainement.

Pour fêter notre départ, la pluie fait trêve quelques minutes, mais nous n'avons pas quitté Ghum depuis un quart d'heure qu'elle recommence de plus belle.

Nous faisons halte sous un rocher surplombant; mais à peine avons-nous allumé une première cigarette que nous nous voyons couverts de sangsues. Nous regardons autour de nous: la terre, chaque pierre, chaque brin d'herbe en sont couverts. Fixées par une ventouse, le corps horizontal, elles s'attachent à tout ce qui frôle leur extrémité antérieure: si c'est la main ou le pied d'un indigène, en moins d'une minute et sans qu'un frôlement, si minime soit-il, ait signalé leur présence, elles ont choisi leur lieu d'élection et appliqué leur ventouse irrémédiable-

ment. Une nouvelle minute et leur morsure insensible d'abord et paralysante se révèle par un filet de sang qu'aucun moyen styptique ordinaire ne peut arrêter. Les indigènes se gardent comme du feu d'enlever une sangsue fixée et prétendent, grâce à ces saignées gratuites, se passer des conseils et des soins de leurs esculapes. Mais au bout de peu de temps, ces morsures produisent des démangeaisons qui vont rapidement en augmentant; le grattage qui soulage momentanément, a tôt fait d'envenimer ces plaies, et chaque jour, j'aurai une dizaine de malades à soulager et à désinfecter.

Mais laissons ces sangsues et leurs inconvénients; nous n'aurons que trop souvent l'occasion de les retrouver, au retour en particulier. Jetons plutôt un coup d'œil, sur ce qui nous entoure: la route traverse la vraie forêt du Sikhim. Et par forêt, ne cherchez pas à vous représenter nos forêts suisses, bien pouponnées par des centaines de forestiers. Ah! je ne conseille à aucun de ceux-ci de venir au Sikhim, à moins que ce ne soit dans la pensée d'y faire fortune par des coupes rases homériques.

Il n'est, ici, pas un tronc d'arbre qui ne soit difforme, contourné, tordu souvent plusieurs fois sur lui-même. Et chacun disparaît sous une exubérante végétation parasitaire, chaque arbre ayant adopté une même espèce de fougère ou d'orchidée. Des lianes grimpent aux troncs, suivent les branches et retombent en pendentifs à faire rêver les architectes de cathédrales. Tous ces arbres se touchent, entrecroisent leurs rameaux; leurs parasites se mélangent à leur tour en formant un réseau inextricable où seuls les insectes, les oiseaux et les fauves peuvent se frayer un chemin. L'homme n'y pénètre jamais, et le titre de "forêt vierge" est plus juste ici, que partout ailleurs. L'indigène lui-même, n'a jamais cherché à la traverser autrement qu'en suivant les crêtes des montagnes où le gouvernement a fait percer quelques trouées et établir quelques routes stratégiques.

A mesure que nous avançons, les proportions grandioses de la forêt augmentent encore et notre enthousiasme va en grandissant, jusqu'au moment où nous débouchons dans une éclaircie où a été construit le premier des Dak-Bungalow que nous allons successivement habiter pendant une nuit ou deux.

Ce premier Bungalow de **Jorpokri** n'est qu'à huit milles de Ghum, aussi fut-il rapidement atteint; quelques coolies cependant trouvèrent moyen de s'enivrer en route et arrivèrent avec un retard considérable. Le lendemain, nous sommes obligés de renvoyer un ivrogne par trop malade. Un autre est recherché par la police et est emmené, les menottes aux mains. Comme ce mécréant a dépensé les cinq roupies que nous lui avons avancées pour son équipement, nous trouvons par hasard

un indigène qui lui devait de l'argent et qui arrive au Bungalow, couvert de bijoux. Nous lui prenons en garantie une belle turquoise montée sur argent finement ciselé et qu'il portait à l'oreille. Ce premier incident avec les coolies n'est que le prélude d'une longue série qui va se renouveler et s'aggraver tous les jours.

La seconde étape qui nous mène à **Tonglu** n'est pas très longue ; une douzaine de milles au plus ; mais les faire sous une pluie battante, contre laquelle les mackintosh et les waterproof les plus perfectionnés sont impuissants, manque non seulement de charme, mais encore vous rend l'humeur quelque peu acariâtre. Les coolies s'échelonnent de plus en plus, le long de la route, mais quoique assez tard, finissent encore par arriver.

A la troisième étape commencent nos épreuves sérieuses. De Tonglu à Sandukphu la route est très pénible, monte et descend constamment, avec des différences d'altitude de plus de 600 mètres, où nos hommes se découragent rapidement. Quatre d'entre eux abandonnent leurs charges au bord de la route après les avoir dévalisées et fait main basse sur notre sucre et sur la nourriture destinée à leurs camarades. Nous les attendons en vain toute la soirée et une partie de la nuit. Le lendemain matin on va à leur recherche et on trouve les charges éventrées, mais les hommes ont disparu. C'est une leçon, et désormais, chaque jour, l'un d'entre nous sera désigné pour fermer la marche.

La quatrième étape est faite au pas de course par l'avant-garde qui a hâte d'être à l'abri dans le meilleur des Dak-Bungalows de la chaîne ; ce zèle inaccoutumé provient en outre du fait que nous avons promis un paquet de cigarettes aux dix premiers arrivants et la lutte est chaude. A midi vingt porteurs ont déposé leurs charges à **Phalut**, mais les derniers qui ont renoncé depuis longtemps à concourir, n'arrivent qu'à 6 heures, au moment où, depuis le commencement de voyage, nous avons enfin une petite éclaircie sur les montagnes vers lesquelles nous nous dirigeons.

De Righi qui est resté en arrière à la recherche des fuyards de hier, nous rejoint, mais nous apporte la mauvaise nouvelle qu'il a de nouveau trouvé plusieurs charges abandonnées le long de la route. C'est la répétition des jours précédents, mais aggravée du fait que nous pénétrons dans un pays désert où les porteurs ne peuvent plus se remplacer.

Nous apprenons en même temps que les 130 coolies du gouvernement que nous avons envoyés d'avance à Jongri avec les 109 charges de nourriture pour les hommes qui resteront avec nous sur le glacier, n'ont pas atteint cet endroit. De Righi s'offre de partir en avant à leur recherche et leur fera suivre le même chemin que nous, à une

journee d'avance. Mais le lendemain déjà nous rattrapperons les trainards qui, mal nourris et mal habillés, n'ont plus la force d'avancer. Et chaque jour amènera de nouvelles defections. Ah! quelle différence avec nos anciens porteurs du Cachemire ou du Baltistan, si braves, si dévoués!

Et avec tout cela, la permission d'entrer dans le Népal qui ne vient pas, la pluie, l'humidité dont sont imprégnés tous nos bagages et nos vêtements, l'impossibilité de récolter la moindre plante qui moisit entre les feuilles de papier buvard, la mauvaise humeur qui se manifeste sous forme d'un mauvais vouloir général. . . . C'est plus qu'il n'en faut pour abattre les caractères les mieux trempés. Qu'allons-nous devenir?

La seule chose à faire est de patienter, et pour cela, nous nous offrons le luxe couteux d'un jour de repos à **Nego-Cave**, un endroit qui doit être idyllique par le soleil, et d'où nos hommes repartiront avec un nouveau courage. Nous allons d'ailleurs passer successivement trois cols, tous supérieurs en hauteur au Mont-Blanc, un chaque jour, de sorte que cette barrière derrière nous, sera un obstacle sérieux à de nouvelles désertions. Nous nous attacherons plus sûrement nos porteurs par la nourriture que nous leur distribuons chaque jour et dont ils ne peuvent faire provision, qu'en leur promettant des backchisch, dont ils n'ont que faire en pays désert.

Au moment de quitter Nègo-Cave une rumeur se répand dans le camp et, peu après, nous voyons arriver un soldat qui a doublé les étapes pour nous rattraper et qui nous apporte enfin la bienheureuse permission d'entrer dans le Népal, avec beaucoup de restrictions, sans doute; mais enfin nous l'avons et nous entrevoyons déjà des jours meilleurs. Et de fait, les matinées qui suivirent nous procurèrent quelques heures de répit qui nous permirent de lever le camp sans les averses traditionnelles des premiers jours; il est vrai que vers midi elles recommençaient de plus belle; mais ces premières éclaircies firent plus pour le moral de la troupe que tous les discours et toutes les promesses.

Coup sur coup, nous passons l'**Oma-La**, le **Chumbab-La** et le **Semo-La** et pénétrons définitivement, par ce dernier col, dans le Népal que nous longions depuis notre départ de Darjeeling. Cette entrée se fit sous une formidable averse qui mit encore le courage de nos hommes à une rude épreuve, mais à partir de ce moment-là, les conditions météorologiques s'améliorèrent quelque peu, et nous permirent d'arriver le plus souvent à l'étape avant la traditionnelle douche.

Dix jours après avoir quitté Darjeeling, l'avant-garde arrivait à **Tséram** (3700 m environ), le premier et le seul village népalais que nous devons rencontrer dans ce pays interdit aux Européens. Et encore faut-il s'entendre sur la définition de village; dans le cas particulier,

Tséram est représenté par deux misérables chalets et toute sa population est composée d'une seule famille, enfants, parents et grands-parents, une douzaine de personnes en tout.

Nous allons maintenant remonter la vallée du **Yalung**. De Tséram à la langue inférieure du glacier, il y a une petite journée de marche pour des hommes chargés, et on pourrait facilement la prolonger d'une heure jusqu'à deux chalets qui abriteraient sans peine une cinquantaine de coolies.

C'est à partir de Tséram que commence l'exploration proprement dite de cette contrée. Freshfield, accompagné de Garwood et des deux frères Sella y avait passé en 1899, en faisant son tour du Kangchinjunga, mais n'avait pas poussé ses investigations dans le bassin glaciaire du Yalung. On ne connaissait de ce versant Sud-Ouest du massif que la partie supérieure de l'arête terminale qui se détache, à l'ouest, du sommet principal; et cela seulement au moyen d'une téléphotographie qui ne fournissait malheureusement pas d'indication sur les pentes inférieures et les moyens d'accès à la dite arête.

On n'était guère mieux renseigné au sujet des ressources de la contrée et de l'époque où les bergers s'y trouvaient avec leurs troupeaux. Quant à tirer des indigènes des renseignements utiles et précis sur la topographie et sur les possibilités d'ascension du Kangchinjunga, il n'y fallait pas plus songer qu'à trouver parmi eux un guide, même rudimentaire.

C'est dans ces conditions que nous pénétrons dans cette vallée du Yalung-Chu que des Européens remontent pour la première fois. Ce n'est pas sans un certain sentiment d'appréhension, tempéré il est vrai, par le plaisir unique et inconnu aux non initiés, d'ouvrir aux connaissances humaines et à la science le champ de ses investigations, que nous nous dirigeons maintenant vers une moraine frontale, encore dépourvue de végétation, et par conséquent de date récente, qui nous fait pressentir le voisinage du glacier. — Cette moraine obstrue complètement la vallée: la rivière s'est frayé latéralement un orifice qui, miné chaque jour, s'agrandit et vide peu à peu un petit lac, façon Merjelen, dans lequel plongent les parois à pic de la langue terminale du glacier.

Le 21 août, vers une heure, nous posons le camp, à proximité du petit chalet qui marque l'avant-dernière étape des bergers dans leurs pérégrinations ascendantes et pour nous, notre **camp I** du glacier. Le lendemain nous passons aux dernières habitations qui sont une heure plus haut, puis dans le vallon entre la moraine latérale droite et la montagne, quelques vestiges de sentier indiquent que les bergers remontent parfois encore quelques kilomètres, à la recherche de pâturages, plus plantureux ici qu'à pareille altitude, dans le bassin du Baltoro, dans le Baltistan.

Nous nous engageons maintenant définitivement sur le glacier et, après avoir traversé un premier tributaire, établissons notre **second camp** de glacier dans le lit d'un ancien petit lac dont la partie la plus déclive subsiste encore sous forme d'une petite mare, entre deux moraines. — Nous faisons savoir à l'arrière-garde de prendre le premier camp comme base de ravitaillement et d'y amener toutes les provisions et tout le matériel qui nous parviendra plus haut, petit à petit.

A Tséram, ce qui restait des 130 coolies du gouvernement que nous avions réussi à amener jusqu'ici, au lieu de Jongri, refuse catégoriquement de monter plus haut; trop heureux de les avoir conservés jusqu'alors, nous ne pouvons les retenir plus longtemps; leur départ, du reste, nous fera faire une grosse économie de nourriture et nous permettra, éventuellement, de prolonger de quelques semaines notre séjour sur le glacier. Il nous reste donc 80 coolies environ qui suffiront à maintenir les communications entre la base et les étapes d'avancement; nous en avons, Crowley et moi, une trentaine à l'avant-garde, mais à mesure que nous avancerons, leur nombre variera journellement et un va et vient continuel animera pendant quelques semaines ces solitudes jusqu'alors inviolées.

Du second au troisième camp, la distance n'est pas très considérable et peut s'effectuer, une fois la route reconnue, en trois ou quatre heures; mais on en perd vite le double à la recherche du passage le moins exténuant, au milieu des moraines croulantes, des crevasses et des torrents parfois infranchissables et qu'il faut souvent remonter très loin avant de trouver un gué.

Bien que nous ayons dépassé la hauteur du Mont-Blanc, nos porteurs se comportent encore relativement bien et sont à peine affectés par la diminution de la pression atmosphérique. S'ils multiplient quelque peu les haltes, c'est bien plutôt pour attendre qu'on leur ait découvert le meilleur et le plus court chemin et pour éviter des contremarches inutiles, que par fatigue ou épuisement prématuré.

Ce jour-là, ennuyé des lenteurs de la marche et ayant laissé à l'arrière-garde un des Cachemiriens sur lequel on pouvait compter, je pris les devants et, comme la journée était assez avancée, je cherchai dans les environs un endroit propice à l'établissement d'un **troisième camp**. Je le trouvai bientôt sous une paroi surplombante où tous nos hommes purent s'abriter. Le brouillard nous empêcha pendant toute la journée d'apercevoir le Kangchinjunga et cependant, d'après l'orientation des sommets qui nous entouraient, nous ne devions plus en être bien éloignés. Cette agréable surprise nous était réservée pour le lendemain matin; on aperçut tout à coup dans une déchirure des brouillards, d'abord une arête, puis bientôt toute la face sud-ouest du massif; seul le sommet

s'obstina à ne pas se montrer, mais ce que nous vîmes nous décida à partir immédiatement en reconnaissance.

Reymond qui commençait à craindre qu'on atteignît le sommet avant lui, avait laissé de Righi et Pache à l'arrière-garde et, en doublant la dernière étape, nous avait rattrapés le soir précédent. Nous attendons que les derniers porteurs aient quitté le camp, pour l'abandonner à notre tour, mais nous n'avons pas fait un demi-kilomètre que nos hommes, qui jusqu'alors retrouvaient les marques du passage de celui qui marchait en avant avec une incroyable sûreté, feignirent d'avoir perdu sa trace, et commencèrent à murmurer sur la difficulté de la marche; il est vrai que jamais encore nous n'avions trouvé un glacier si tourmenté; les moraines s'enchevêtrèrent avec les crevasses dans un dédale diabolique, et l'on n'en est plus à compter les haltes et les contremarches souvent inutiles. Le premier était censé jalonner son passage de petits „Steinmann“ qu'on ne retrouva pas, de sorte que je dus reprendre à mon tour l'avant-garde, non sans avoir tenté vainement d'appeler notre chef pendant plusieurs heures. A la fin, n'obtenant pas de réponse, je pris sur moi de poser le **camp IV** au bas d'un éperon rocheux sur un replat, très commode pour les tentes, et parsemé de gros blocs où les coolies peuvent s'abriter.

Nous n'avions pas dressé la dernière tente que nous voyons tout à coup Crowley se dévaler et à peine arrivé au camp se mettre en devoir de le faire lever. Il fallut un long moment pour lui faire entendre raison, et ne pas forcer les hommes à faire encore plusieurs heures de marche pendant la nuit.

Le lendemain il repartit en avant avec l'idée de faire regagner le temps perdu; mais nous le vîmes bientôt s'arrêter, puis se laisser devancer par toute la troupe; bref, il n'arriva au **camp V**, atteint du mal de montagne, que plusieurs heures après le reste de la troupe et ne se remit plus ou moins complètement que dans la nuit. Le matin, il commença par envoyer Reymond à la recherche d'une route commode pour les coolies en évitant si possible le glacier qui nous entourait maintenant de toute part. Reymond revint bientôt en disant que le glacier était notre seul chemin et nous voilà taillant d'énormes marches pour les coolies.

A ce moment seulement, je constatai avec stupéfaction que ces hommes n'avaient qu'en très petit nombre des souliers à peine convenables. Jusque là ils avaient marché pieds nus, et Crowley m'affirmait toujours que tous devaient être munis de chaussures en parfait état et dissimulées dans leurs effets. Quelle déception! J'entrevois déjà maintenant l'inutilité de tant d'efforts et de dépenses, l'insuccès de toute l'expédition.



Phot. Dr. J. Jacot Guillarmod

Jahrbuch S. A. C. XLI.

Yalung Saddle et Yalung Peak.

Brunner & Co., Kunstanstalt Zürich



Phot. Dr. J. Jacot Guillarmod

Jahrbuch S. A. C. XLI.

Monument de A. Pache et Yalung Peak.

Brunner & Co., Kunstanstalt Zürich

Reymond, cependant, attaque courageusement le bord du glacier, à peu près à pic, et taille à tour de bras; je le remplace de temps à autre, tandis que Crowley reste en arrière. A mesure que nous montons, la neige augmente rapidement en quantité et en mauvaise qualité. Nous avançons très lentement et très péniblement. Nous sommes étonnés cependant que les coolies, malgré leurs grosses charges, se tiennent si bien dans les marches, taillées largement, il est vrai, mais qui se remplissent à mesure qu'un homme a passé et qu'il faut débayer toujours à nouveau.

Partis à 8 heures du matin, nous n'avions pas fait 500 m. à 4 heures de l'après-midi. Après bien des efforts et non sans discussions au sujet du chemin à suivre, nous atteignîmes une petite arête rocheuse, très inclinée, au bout de laquelle nous ne sommes guère plus avancés et la nuit approche.

Nous décidons de rester où nous sommes et d'établir notre **VI^e camp.**

Dans le site le plus inconfortable, mais aussi le plus grandiose qu'il soit possible de contempler, à cheval sur une mince arête de neige qu'il faut écriéter pour poser les tentes qui peuvent glisser des deux côtés avec une égale et terrible facilité, nous restons deux jours, tant pour nous reposer que pour attendre un convoi de vivres. Je ne sortis pas de ma tente de ces deux jours, sauf au moment où Pache arriva un peu inopinément, précédant les coolies. Plusieurs de ces derniers s'étaient arrêtés en route et notamment celui qui portait la couchette de Pache; il l'attendit en vain pendant trois jours et passa de ce fait des nuits assez désagréables. Le second jour plusieurs porteurs s'enfuirent encore et l'un d'eux trouva moyen de perdre pied dans des marches taillées l'avant-veille; il fut précipité dans le vide et vint s'abattre une cinquantaine de mètres plus bas, sur un éperon rocheux, où on retrouva son corps mutilé. Je descendis le troisième jour faire la constatation de décès et ses camarades l'ensevelirent sur place, séance tenante, en faisant les oraisons et les cérémonies habituelles de leur culte. -- La mort de ce porteur ne parut pas affecter outre mesure le reste de nos hommes. Je continuai à descendre et arrivai au camp V vers 2 heures; j'y trouvai plusieurs des coolies qui s'étaient enfuis et souffraient de légères ophthalmies ou du mal de montagne; ils exagéraient du reste leur mal, afin de ne plus remonter aux camps supérieurs: c'étaient des hommes sur lesquels il ne fallait plus compter.

En redescendant, j'avais passé auprès de la couchette de Pache, mais comme il avait été entendu qu'il s'occuperait lui-même de faire descendre un porteur à sa recherche, je ne m'en inquiétai pas momentanément; le lendemain de bonne heure, en regardant à la jumelle la place où j'avais vu ce lit, je ne le retrouvai plus et en conclus qu'il

avait été transporté au camp VI et que Pache pouvait désormais passer des nuits meilleures.

Le même soir plusieurs porteurs étaient redescendus vers moi, se plaignant qu'ils avaient été malmenés et battus. Ils prétendaient en outre que la route suivie et choisie était trop dangereuse.

De Righi avait atteint le camp V avec toute l'arrière-garde et amené avec lui, sans encombre, plus de 50 coolies et non des meilleurs.

Nous partons ensemble vers 10 heures, le 1^{er} septembre. Les coolies manifestent une grande répugnance à nous suivre, mais la plupart d'entre eux finissent par emboîter le pas dans les marches que nous retailons soigneusement à leur intention.

Nous avançons rapidement jusqu'à la première grande pente où la route des jours précédents a été balayée par une avalanche. Il faut refaire toutes les marches, ce qui nous prend beaucoup de temps. Plus haut, d'autres tronçons de chemin ont également été emportés et notamment à l'endroit où le sac de Pache était resté. En trois heures nous atteignons le camp VI qui a été abandonné et une heure après nous arrivons au VII^e, désert en ce moment.

La première chose que je constate est que Pache n'a pas fait prendre sa couchette et qu'elle a dû être emportée par une avalanche; cette supposition nous fut tôt après confirmée.

A travers les trouées du brouillard nous apercevons, à une centaine de mètres au-dessus de nous, quelques coolies en compagnie de Crowley qui ne peut avancer faute de corde, prétend-il. Je le rejoins bientôt en lui en apportant une, restée au camp; comme la soirée est assez avancée, il se décide à revenir au camp VII. Les porteurs redescendent à leur tour, avec précaution et sans accroc, malgré leurs charges énormes. Nous faisons de notre mieux avec Pache et Reymond qui s'étaient élevés deux à trois cents mètres plus haut; mais n'ayant pu trouver d'emplacement convenable pour un nouveau camp, ils avaient préféré redescendre et à 4^{1/2} heures tout le monde était rentré à bon port.

Pache qui a couché trois jours sur le fond de la tente, préfère redescendre au camp V que de passer encore une nuit à 6200 m.; il est d'ailleurs tout fier de s'être élevé à 6500 m. — 1700 m. de plus que le Mont-Blanc — et manifeste l'intention de se borner à cet exploit. Nous le prenons donc à notre cordée, ainsi que son domestique, laissant Crowley au camp VII avec Reymond.

Nous formons une cordée de six, trois Européens, munis de crampons, et trois indigènes. Par mesure de précaution deux de ces derniers ont été placés au milieu. Je marche devant pour refaire les marches abîmées par des coolies qui sont redescendus avant nous; de Righi vient ensuite et est suivi de deux indigènes. Pache est le cinquième et mon

domestique, auquel j'ai donné une paire de souliers et des crampons, ferme la marche. Les premiers pas vont assez bien; les coolies du milieu glissent quelquefois, mais la corde étant toujours bien tendue, on les retient facilement.

Un peu plus bas, la piste qui descendait verticalement tourne à angle droit et devient horizontale; de Righi et moi passons facilement, mais le coolie qui suit glisse et entraîne le quatrième. Pache n'a pas la force de retenir ces deux hommes sur une pente aussi inclinée et perd pied à son tour ainsi que le sixième. De Righi et moi, solidement fixés, croyons pouvoir retenir ces quatre hommes, dont la vitesse de chute s'accroît rapidement. Au moment où la corde se tend, la neige sous nos pieds se détache brusquement en déterminant une avalanche qui prend rapidement des proportions énormes.

Toute la pente de la montagne est bientôt balayée sur plus de 50 m. de largeur. — Sans appui pour mes pieds, malgré mes crampons, et suspendu par les mains à mon piolet bien fixé, j'ai juste la force de retenir de Righi; mais quand passe le tourbillon il n'y a pas de force humaine qui puisse résister à une pareille secousse et me voilà entraîné à mon tour. Toute cette scène n'a pas duré cinq secondes. Je ne perds cependant pas la tête; j'essaye en vain d'attraper au passage un autre piolet, je le manque, et il ne me reste qu'à chercher à me maintenir au-dessus de la neige en nageant de toutes mes forces. Mes camarades disparaissent les uns après les autres dans les remous de l'avalanche. — Tout à coup je me sens précipité dans le vide; je tombe sur les reins, à moitié suffoqué; j'ai l'impression de remonter légèrement et subitement je m'arrête.

Pendant quelques secondes je reste étendu sur le dos, anéanti, ne pouvant retrouver ma respiration. Haletant, je réussis cependant à me relever et j'aperçois de Righi, gisant sur le dos, incapable de tout mouvement et à moitié enfoui dans la neige. Je m'approche de lui, et après bien des efforts, je réussis à le dégager; il est tellement anéanti qu'il a à peine la force de se tenir debout.

Sans aide efficace, je cherche en vain à tirer sur la corde qui nous relie encore à nos camarades enfouis sous la neige; cette corde à laquelle nous devons la vie et sans laquelle nous aurions été précipités plus bas dans un gouffre encore plus profond que celui où se trouvent maintenant nos camarades, cette corde, dis-je, on m'a accusé de l'avoir coupée pour sauver ma vie, et l'on sait quel crime représente aux yeux de tout alpiniste cet acte abject. Chercher à me disculper d'une accusation pareille serait ouvrir la porte à une discussion. Justice et bonne justice a été faite; son auteur l'a retractée publiquement; inutile donc d'y revenir.

De nos mains nues, nous cherchons maintenant, mais en vain, à suivre la corde; elle descend verticalement dans la crevasse à une profondeur que nous ignorons. Nous ne réussissons qu'à creuser un entonnoir d'un mètre de profondeur sans rencontrer autre chose que de la neige.

J'appelle au secours et bientôt Reymond apparaît au haut de la pente; l'air est très calme, de sorte que malgré la distance (plus d'un demi-kilomètre) nous réussissons à nous faire comprendre; je lui crie l'accident. Sans en entendre davantage, il s'équipe sommairement et se met à descendre aussi rapidement que le permet l'inclinaison de la pente. Il est bientôt vers nous et avec les piolets qu'il a recueillis en route, nous recommençons à creuser la neige avec acharnement. Pendant près d'une heure, nous nous épuisons en efforts inutiles. La corde descend toujours verticalement sans qu'apparaisse le moindre habit ou le moindre soulier.

La nuit est venue, une nuit comme nous n'en avons pas encore eue jusqu'à présent, et précédée d'un coucher de soleil aux teintes infiniment douces avec des rayons verts, bleus et rouges, comme Pache les aimait et les admirait tant. — Mais nous n'apercevons toute cette splendeur que confusément, nous essayons tour à tour de creuser un peu plus profondément; nous nous épuisons en vain. Nos habits sont remplis de neige qui fond en travaillant et gèle, dès que nous nous arrêtons.

J'ai deux doigts de pied gelés et mes mains sont insensibles. Nos camarades sont morts depuis longtemps; tous nos efforts sont désormais inutiles; il ne nous reste plus que le triste devoir de revenir chercher leurs cadavres avec d'autres outils que nos piolets. Nous avons passé près de deux heures sur le lieu de l'accident; il en reste autant pour regagner le camp V et nous sommes épuisés. Une nuit sur le glacier pourrait être encore fatale à l'un de nous trois. Redescendons.

Dès les premiers pas, de Righi, malgré ses crampons, trébuche souvent et Reymond a fort à faire pour le retenir sur des pentes de 45° et 50° où la neige n'a aucune consistance et se dérobe à tout bout de champ sous les pieds.

Au bout d'une demi-heure nous arrivons à la grande pente qui nous a donné tant de mal ce matin, et là encore de Righi fait bien des faux pas auxquels Reymond remédie de son mieux. Une demi-heure encore et nos cris finissent par être entendus au camp. Une lumière s'agite et bientôt nous voyons qu'on vient à notre rencontre. Cruelle ironie, c'est le fils d'un des coolies restés dans l'avalanche qui vient nous apporter la vie.

Après bien des peines et du temps, le camp est enfin atteint, mais aucun de nous ne peut fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, on vit Crowley se dévaler du camp supérieur, mais il ne s'attarde pas parmi nous; nous n'aurons plus de ses nouvelles jusqu'à Darjeeling.

Nous dûmes attendre trois jours avant de découvrir les cadavres de nos compagnons enfouis sous plus de 3 m. d'une neige très pénible à fouiller. — Les coolies laissèrent sur le glacier les cadavres de leurs camarades; ils les placèrent debout, côte à côte, dans une crevasse, les bras croisés et recouverts d'un peu de neige.

„Le dieu du Kangchinjunga les a pris, ils seront plus près de lui pour l'éternité“, disaient-ils dans leur fatalisme de bouddhistes.

Un lama qu'ils avaient avec eux fit les prières que commande leur religion, puis ils redescendirent Pache au camp V où nous lui fîmes les funérailles les plus belles, mais aussi les plus émues que nous ayons jamais faites.

Sur sa tombe, avec nos 50 coolies, nous lui élevâmes un mausolée de pierres, et sur une plaque de granit, Reymond s'occupa pendant deux jours à graver le nom de notre ami et la date de l'accident.

Et maintenant il repose au sein de cet Himalaya qu'il avait tant désiré voir, qu'il avait contemplé avec tant d'enthousiasme et où il s'était élevé à près de 6500 m.

La fatalité a voulu que la première tentative d'ascension de cette haute montagne fut brusquement interrompue. Les habitants du Sikkim et du Népal répéteront pendant bien des années que le dieu du Kangchinjunga n'a pas permis d'approcher de plus près son trône sacré. — Nous ne le contrarierons pas de longtemps.

J'aurais voulu décrire les splendeurs du voyage de retour; mais nos impressions furent empreintes de tant de mélancolie que j'y renonce pour le moment; la place et la liberté me manquent du reste pour le faire dans le Jahrbuch.

Note de l'auteur. Les illustrations de cet article sont des agrandissements de clichés vérascopiques (de Richard); les panoramas, dans les annexes, représentent: le plus grand, le cirque du glacier de Yalung. Il est complet. Les deux autres ont été pris sur le glacier de Baltoro (en 1902) et sont un complément à l'article publié dans le Jahrbuch XXXVIII, p. 212 à 229; ils proviennent aussi de clichés de Vérascope.

